

249106  
N 262

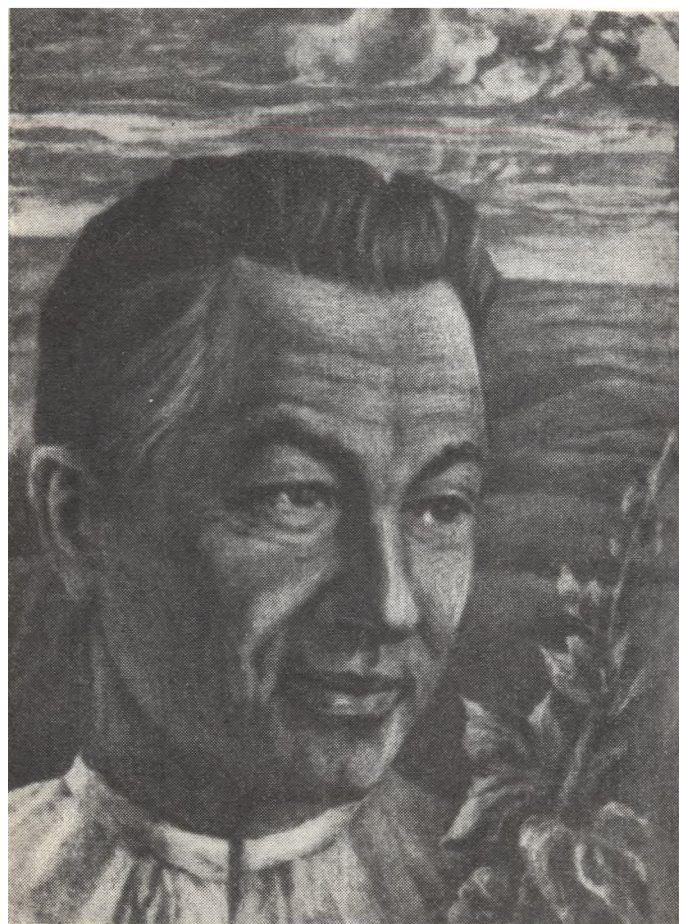
ANDRI  
**MALYCHKO**  
*choix de poèmes*



ANDRI  
MALYCHKO  
*choix de poèmes*

EDITIONS  
DNIPRO





# ANDRI MALYCHKO

*choix de poèmes*

*Traduit de l'ukrainien  
par HENRI ABRIL*

KIEV  
EDITIONS « DNIPRO »  
1987

**У2**  
**М20**

© Traduction française, présentation —  
Editions « Dnipro », 1987.

**М**  $\frac{4702590200-245}{M205(04)-87}$  **БЗ 32.22.86**

choix  
de  
poèmes







---

## L'ADIEU

pour P. Tytchyna

Ne pleure pas seulette,  
Ne pleure pas fillette,  
Ne sois pas triste, mon amour,  
Ma tendre cerisette.

Je pars, n'aie pas de peine,  
Ma belle aux yeux châtaigne,  
Ma colombe aux ailes d'azur,  
Attends que je revienne.

Ne frotte pas tes yeux,  
Adieu, fillette, adieu...  
Souviens-toi, pense à moi souvent  
Quand nous irons au feu.

Non, pas cet air tragique,  
Pas d'air mélancolique:  
Rien qu'un refrain. Rien que la gloire  
Du soldat bolchévik.

Par les champs et les bois,  
Par les gués, au combat,  
La claire étoile du képi  
Guide toujours nos pas.

...Ne pleure pas de peine,  
Ma belle aux yeux châtaigne,  
Ma colombe aux ailes d'azur,  
Attends que je revienne !



## DANS L'AIR DU SOIR...

Ai-je la mine si sévère  
Que tu ne me salues jamais  
Quand sur les routes printanières  
Nous rencontrons le soleil gai ?  
Et quand je te vois sur la rive  
— Là, dans l'eau le ciel a glissé —,  
Ton doux regard au sol se rive  
Comme sur les fleurs la rosée.  
Si je te rencontre, toujours  
Mon cœur bat, prêt à s'envoler ;  
Je ne sais pas les mots d'amour,  
Et sans eux comment te parler ?  
...Mais aujourd'hui dans l'air du soir,  
N'en pouvant plus seul dans ma chambre,  
Je suis sorti : allais-je voir  
Tes yeux limpides comme l'ambre ?  
Et tu venais à travers champs,  
Fendant la chaude odeur des blés.  
Tu m'as souri joyeusement,  
Droit dans mes yeux soudain troublés.  
...Ai-je une mine trop sévère ?  
Toi, tu es la fleur du kolkhoze,  
Et sur les routes printanières  
Nous irons là où tu proposes !



---

MIDI

Les forêts ont taillé leurs glands,  
Tout se ranime et demande qu'on chante,  
Midi grandiose sur terre descend,  
Le premier jour de ma vie en attente.

Le voici au-dessus des arbres pleins d'oiseaux,  
Sur l'onde il guide les navires.  
Tous nos enfants auront grandi bientôt,  
Hommes de feu ne sachant pas médire.

Car il les a gorgés de sève,  
Il a ouvert leurs yeux et réchauffé leurs cœurs,  
De sublimes pensées il a nourri leurs rêves,  
Chassé la nuit. Et sous le soleil oiseleur

Les nuées-hirondelles se poursuivent,  
Et les hommes secouent la poussière des siècles ;  
Abattant le charbon, tordant le cuivre,  
L'âme en liesse, ils scrutent le ciel.

Ah, donnez-moi des mots taillés comme des glands.  
Tout se ranime et demande qu'on chante,  
Midi solennel sur terre descend,  
Le premier jour de ma vie impatiente.

Notre gloire à perte de vue  
Enfante des mots qui flamboient :  
L'œuvre humaine se perpétue  
Comme la sainte vérité, comme une loi.

## LA CHANSON MATERNELLE

Parfois, dans les longs soirs d'hiver  
— Ma mémoire y vole souvent —,  
Aux chants que fredonnait ma mère  
Je versais des larmes d'enfant.

C'est qu'elle répandait son cœur  
Dans les refrains comme un sanglot,  
Lorsque sa main avec douceur  
Faisait ondoyer le berceau.

Où puisais-tu les mots inouïs,  
La paix de l'âme qui console ?  
Arbres en fleurs, tombaient les pluies,  
Et l'aube claire a pris son vol,

Comme un oiseau bleu. Oh, ma mère,  
Colombe au nimbe grisonnant...  
Les années passaient sans mystère,  
Mais où sont tes fils maintenant ?

Le jour aspergé de soleil  
Entre chez toi comme jadis :  
Luge et berceau, tout est pareil  
Et semble attendre tes cinq fils.

Eux, avec tes contes, tes rêves,  
Ont cependant quitté le nid.  
Le soir tombe. Toujours sans trêve  
Tu couds et tricotes la nuit.

Et tu n'as plus qu'un seul souhait :  
Que le chemin porte tes fils.  
Moi, plus jamais je ne pourrai  
Oublier tes yeux qui vieillissent...

La cour, la maison chargée d'ans,  
Les contes dorés, enchanteurs,  
Toi, douce mère aux cheveux blancs —  
Rien ne s'envole de mon cœur.

Mon oncle, savetier et rêveur,  
Un peu sorcier, brave homme surtout,  
Causait de la tendresse à toute heure,  
Bien qu'il n'y eût pas goûté beaucoup.

Quarante ans, pour une simple miche,  
A coudre et tailler tiges, empeignes,  
Des bottes de cuir pour les riches,  
Dans l'angoisse que le malheur vienne.

Comme au milieu des champs quelquefois  
Jaillit une source calme et pure,  
Il épanchait son âme pour moi,  
Mon oncle à la blanche chevelure.

Face aux tourmentes de la vieillesse,  
Tes rêves, ton cœur non résigné,  
Tu me les chantaient pour que renaisse  
Par mes propres chants notre lignée.

O mon oncle à l'air sévère et doux,  
Comment donc, à travers tes lunettes,  
Déchiffrais-tu la nuit ? La mer joue,  
Les hautes vagues se brisent net,

Comme ta vie. Le soleil est mûr,  
Pareil à un fruit chaud, incarnat.  
Je n'entends plus ta voix sans murmure,  
Tu ne me convies plus aux repas.

Où est ta force ainsi qu'une trombe ?  
Seul l'écho répond dans la forêt !  
Au pays natal reste ta tombe,  
Mais ne la trouverai-je jamais ?

Pourtant, aucun sanglot d'impuissance  
Ne me noue la gorge en ce moment.  
Ceux qui tombent, parfois recommencent  
A vivre en la mémoire des gens.

Ta force a revécu dans nos blés  
Et dans le destin qui m'a comblé.  
Je te dirai simplement : Merci  
— Les autres mots seraient vains ici —

Pour ton clair sourire qui me hante,  
Pour les contes du pays d'niéprais,  
Pour l'amour et ta force chantante,  
Pour la tendresse dont tu rêvais.

### L'ORAGE FUT...

L'orage fuit, à l'horizon s'achève,  
Le lac s'apaise en vagues déliées,  
Se dressent les branches gorgées de sève,  
Les jeunes blés, et le fruit du pommier.

L'orage fuit, mon frère aux mille accords,  
Et rossignols sont les gouttes de pluie ;  
Mais en nuées l'angoisse vient encore  
Saisir, frapper mon cœur qui obéit.

Quand les printemps auront passé, l'érable  
Tout ciselé s'ouvrira à l'été,  
Et la jeunesse, bonheur innombrable,  
M'infusera l'apaisante fierté.

Tout, alentour, déjà m'exhorte à vivre,  
Mes bons copains, et le vaste pays ;  
Les bouleaux tintent, la mer se sent ivre,  
Les rossignols n'auront jamais vieilli !



FRAGMENTS DU LIVRE  
DE LA VIE, 1938



---

LA SOURCE

Dans un coin calme où les chênes bruissaient,  
Où les chansons répondaient aux joncs clairs,  
Nous gambadions, basanés, yeux de jais,  
Mâchant les prunes, tuant les vipères.

Et les journées s'étiraient dans l'espace,  
Un peu trop étroit pour elles d'ailleurs...  
A la source, couchés dans l'herbe grasse,  
Nous buvions l'eau venue des profondeurs.

Elle luisait et murmurait, lointaine.  
Heureux celui qui sous terre l'étreint !  
Elle apportait la vigueur de nos chênes,  
Le suc du sol, la fraîcheur du matin.

Nous avons bu le fluide merveilleux,  
La source pure, sans ombre de vase,  
Et nous avons grandi autant qu'on peut,  
Sans rien qui nous fléchisse ou nous écrase.

Puis nous nous sommes dispersés. Autour  
La poudre des chemins couvre nos jours.  
Et je sais bien qu'il faut tous que l'on aille  
Jusqu'aux étoiles, jusqu'au fond des fleuves,  
Où le monde est comme un champ de bataille.

Mais celui que la route a fatigué,  
Qu'il revienne au pays et qu'il s'abreuve  
A notre source, au murmure si gai,  
A cette eau pure et toujours neuve.

Toute ma gloire, à elle je la dois,  
Sa fraîcheur me soutient dans les combats.

## AUTOMNALE

Dorment les lacs dans la clarté opale,  
Les fertiles jardins s'imbibent de rosée,  
Au ciel la lune vient glisser  
Comme un esquif ayant plié ses voiles.

Et les chevaux hennissent malgré eux  
En entendant le murmure des chênes,  
Les vaches aux pis lourds passent hautaines  
Pour regagner leur abri chaleureux

Et y boire. Puis le lait clair  
Va s'écouler dans les grands seaux de zinc,  
Car des filles brunes aux blanches mains  
S'apprêtent déjà à les traire.

Qui sont-elles ? Des parentes à moi !  
Le travail bout en elles, leurs lèvres fleurissent.  
O nuits de septembre où se glisse  
L'ivresse du houblon dans les vieux bois...

## LE SOIR MARCHE...

Le soir marche dans l'herbe,  
Dans l'herbe grasse et verte.

Jusqu'au champ je t'emmène,  
Epiant tes yeux, tes lèvres :  
Suis-je esclave ou sans chaînes ?  
Ecris-moi une lettre !

Les vagues brisent-elles  
Le silence pervenche ?  
Est-il vrai que tu aimes  
Un gars qui me ressemble...

Aux joncs le vent susurre.  
J'écirai, sourit-elle.

Reviens, l'oiseau augure  
Le tonnerre, l'averse.

Bah, quelle pluie, ma belle ?  
La nue aux blanches ailes,  
Les fleurs du ciel turquoise...

Dans mon cœur vient l'orage.



---

L'AUTOMNE

J'avais longtemps cherché sa trace  
A travers tous les champs,  
Mais elle, enlacée à septembre,  
Flânait au jardin vert.

Elle ferrait de noirs chevaux  
Pour emporter le blé;  
Comme un vin, déversait le rire  
Joyeux des jeunes filles.

Laissant sur l'aiguille des pervenches  
Une empreinte dorée,  
Au kolkhoze elle alla trois jours  
Danser à une noce !

A la forge le forgeron  
Voulut prendre un baiser :  
Oiseau de feu, elle s'enfuit  
Dans les branches d'érable...

A mon tour je lui dis : entre, entre,  
Et j'entends aussitôt  
La ronde sifflante des feuilles  
Tombant dans la coudraie.

A sa suite les jeunes gars  
S'en vont sous les drapeaux.  
Sur la nacelle de l'automne  
Vogue, vogue ma vie.

\*   \*  
\*

Dans la vallée j'ai ramassé  
— Là où la viorne se promène  
Avec le soir son fiancé —  
De chaudes étoiles lointaines.

Par les ravins comme un jardin  
J'irai chez moi, et dans mon cœur  
Les étoiles dormiront bien  
Entre la joie et la fureur.

Je planterai sous ma fenêtre,  
Tout près des rouges cerisiers,  
Et de leur chaleur pourront naître  
Et s'épanouir de blancs pommiers.

Aux filles j'offrirai leurs fruits,  
A mes amis les plus sincères ;  
Dans des mots neufs, jamais appris,  
Je verserai le rayon clair.

Et quand reviendra la saison  
Qui sur les eaux brise la glace,  
J'irai apporter mes chansons  
Autour des villes, sur les places.

Jusqu'au triomphe final, puisse  
Y persister cette lumière.  
Et dans le monde, comme un fils,  
M'accueilleront toutes les mères.

\*   \*  
\*

Soirs de brume sur les prés et les champs,  
L'obier rêve aux dizaines de printemps

Où la foudre mortelle allait s'abattre,  
Où l'averse tombait en murs grisâtres.



Enfants, quand l'orage tonnait là-haut,  
Nous taillions dans notre obier des pipeaux.

Mais les vents ont emporté loin l'enfance,  
Nos brindilles en grands arbres s'élancent.

Quelques-uns peut-être oublient le printemps,  
Aveugles déjà sous le faix des ans.

Je vais voir l'obier, le ciel est immense,  
En moi le pipeau joue depuis l'enfance.



---

LA CIGOGNE

Ayant quitté de lointaines terres,  
Elle vole, vole, infatigable.  
Rien, semble-t-il, ne lui est plus cher  
Que notre cour et le vieil érable.

Ses feuilles bruissent de mille voix,  
Ou bien le silence s'y prolonge...  
C'est lui qu'elle cherche, et notre toit,  
Ce qui fut vécu comme un doux songe.

Vers le soir elle touche au rivage,  
Près de l'anse où la mouette crie ;  
Elle se baigne dans le feuillage,  
Pour sa compagne prépare un nid.

Ces oiseaux, qui évidemment s'aiment,  
Sur des plumes vont se reposer ;  
Des gamins — mentent-ils ? — disent même  
Qu'ils les ont ouïs parler de bébés.

Moi, je l'aime pour son aile agile  
Et robuste, pour son œil perçant :  
D'un coup elle foudroie un reptile,  
Puis vers les nues remonte à l'instant.

Et aussi, quand le ciel se renfroge,  
Elle file au nid à tire-d'aile.  
Ne riez pas : comme la cigogne,  
Je veux chérir le toit paternel.

## L'ACCORDÉONISTE

L'accordéon, j'en ai joué à bien des noces,  
Et mes accords retentissaient dans les vallées.  
Mais le ciel a versé ses pluies les plus féroces  
Pour refroidir ma tête, jeune écervelé.

Et de nouveau flamboie l'égilantine sauvage,  
Et reviennent gars et filles des environs.  
« Où est passé le gai musicien des villages ?  
Est-il souffrant, où est-ce son accordéon ?

Nos pieds ont très envie de danser, mais hélas !  
Il nous a oubliés, ou c'est ailleurs qu'il joue. »  
Et sans avoir dansé, les amoureux s'enlacent,  
A moi, l'instant d'après, ne pensent plus du tout.

Je m'en irai avec cinq cents accordéons  
A travers les jardins, sur les routes sans cesse,  
Et aux noces bientôt de jeunes gars joueront,  
En faisant retentir dans leurs airs ma jeunesse !

## LES TOURNESOLS

Le potiron soulève ses clochettes,  
Je vais dans l'ombre, y perdant mes mots vieux ;  
Les tournesols braquent déjà leur tête  
Vers le levant, idolâtres du feu.

Le soleil fait sa ronde quotidienne,  
Et eux saluent sans fin, c'est la coutume ;  
Puis ils se chuchotent toutes leurs peines,  
Celles du chou et des menus légumes.

En bons amis ils se serrent les coudes  
Quand le vent souffle ou quand tombe la pluie ;  
Et les voici qui tendent bien leur cou  
Pour mieux voir le soleil. Ça leur suffit.

Moi je souris et me dis : c'est à voir !  
Hier, dans l'allée du jardin, passait  
Une fille aux yeux bruns, aux sourcils noirs —  
Plus de soleil, tous ils la regardaient...

## ÉBAUCHE D'UN CONTE

Reviendront parmi nous contes et fables,  
Les souvenirs bruiront comme un jardin...  
Partie cueillir des baies entre les arbres,  
La jeune fille jamais ne revient.

Sans elle, qui veillera sur grand-père  
Et sur maman aux tresses argentées ?  
La fille vers les forêts solitaires  
En hâte par le loup est emportée.

Ils franchissent des vallées très lointaines,  
Aux cigognes le loup parle d'hymen ;  
Elle, aux mœurs des bêtes doit s'initier,  
Et son sommeil aux lièvres est confié.

La voici se nourrissant de noisettes,  
Dans les bois, dans l'herbe dès son lever...  
La suite, je vous la dirai peut-être  
Quand j'en aurai suffisamment rêvé.

Il faudra bien que je pense à moi-même  
Pour ne pas rester seul comme un hibou.  
La fille reviendra vers moi qui l'aime,  
Laissant courir dans son conte le loup.



### L'ALOUETTE

Fendant la nue mi-transparente,  
La fraîche haleine du printemps,  
Au cœur de la nuit tu me hantes,  
Mais sans cris ni sanglots pourtant.

Dans les champs du ciel, hors d'atteinte,  
Je ne sais pas où te chercher ;  
Mais dans les seigles et l'absinthe,  
A toi mon cœur est enchaîné.

Déjà les ténèbres s'argentent,  
Au ciel un nuage apparaît...  
Mais la petite gorge chante,  
Plus invisible que jamais.

J'aimerais bien, sous les étoiles,  
N'être aussi qu'une humble fleur bleue,  
Echappant à tous les regards,  
Modulant des chants merveilleux.

### LES VIEILLARDS

Ils sont assis dans le soir calme, l'air digne, barbes  
d'argent,  
Leurs hauts fronts se mordorent, leurs lèvres figées  
méditent.  
La guerre à nouveau les inquiète, et que disent les gens ?  
Le tremble murmure avec eux. Le jeune jardin pousse vite.



En l'an cinq ils avaient juré d'arroser de leur sang la  
terre,  
Ils fabriquaient leur poudre et montaient sur les  
barricades,  
Ils brisèrent les remparts turcs, sous Pérékop tombèrent.  
Le tremble murmure avec eux. Le jardin grandit et  
gambade.

Vers le sifflet d'un rossignol le soir s'est mis à naviguer.  
Les vieux se taisent, tiennent leurs pipes, et voient alors  
Qu'un petit-fils de douze ans, dans ses prunelles dorées,  
Porte leur jeunesse, comme un ancien et pur trésor.

## BALLADE DU TEMPS JADIS

Deux chevaux au galop.  
Le vent. Et les corbeaux.  
Le diable soit de lui,  
Mon frerot, mon ami !  
« L'herbe ici est épaisse,  
On y fait une sieste ? »  
Un rêve. Mais plus rien  
Ne refait le destin.

Le ciel pleure et gémit :  
L'ami a tué l'ami !

Il a volé son or,  
Puis enterré son corps,  
Et dessus a jeté  
Une branche d'obier...  
Ça suffit bien pour lui,  
Mon frerot, mon ami !

Deux ans passent enfin,  
Le bataillon revient,  
Et l'assassin, gaillard,  
Trotte sous l'étendard.  
Le souffle des vallées  
Ploie l'arbuste d'osier,  
Et disent ses rameaux :

« Taillez-nous en pipeaux. »  
On les taille, on en joue.  
Mais ça chante à tous coups :  
« Tu m'as tué, petit frère,  
Mon sang rougit la terre. »

Qui est-ce qui gémit  
Par la voix de l'ami ?  
Oh, quel chagrin s'élève  
Et nous fige les lèvres ?  
Allez, jouez, pipeaux !  
Mais non, toujours ces mots :  
« Tu m'as tué, petit frère,  
Mon sang rougit la terre... »

Des gars, comme une houle,  
Un noir courroux s'empare.  
Mort, l'assassin s'écroule  
Sous le grand étendard.

\*       \*  
\*

La terre généreuse abreuve  
Et fait s'épanouir les jardins.  
Dédaignant les courbes, le fleuve  
Cherche puis trouve son chemin.

Et moi aussi j'irai sans peur,  
Saluant partout la beauté ;  
Peut-être m'attend le bonheur  
Par-delà les obscurs sentiers.

Bruit des villes, blés qui s'obstinent,  
De tous côtés frémit la vie.  
J'arracherai ronces, épines,  
Enfin la rouille de l'envie.

Et si ma chanson prend son vol,  
Je garderai un feu au cœur ;  
La chaude poitrine du sol  
Me rendra toute ma vigueur.



\* \*  
\*

Les aubes rouge cerise annoncent un jour serein.  
M'as-tu déjà oublié, depuis tant d'années au loin ?

Nous avons tant combattu, usé nos bottes roussies,  
Et le souvenir des morts a meurtri mon cœur aussi.

Mais si l'on pense aux vivants, que les sanglots cessent  
Car viennent nos régiments, et moi je tiens le clairon.  
donc,

Je claironne que nos cœurs éteindront partout le feu  
Et que les aubes cerise annoncent un jour joyeux !

## O MON UKRAINE

### 1

Derrière la vallée bleue du ciel les feux se confondent,  
Vrombissent les avions vers les fronts et les fronts de  
l'ouest.

O mon Ukraine, je n'ai plus qu'un seul désir au monde :  
Entendre encore ta voix et préserver ta tendresse.

Comment avons-nous grandi ? Le berceau grinçait dans  
l'ombre,

La lampe s'éteignait ou bien une bougie brûlait.  
Tu nous montrais le chemin sous les étoiles sans nombre,  
Et le rayon de lumière à un glaive ressemblait.

— Do, l'enfant do, mon petit poussin, ferme les yeux, dors,  
Do-do... Le refrain que tant de mères ont fredonné...  
Mais nous sortions dans la poussière, et du soir à l'aurore  
Sur les routes nous menait notre sœur la destinée.

Une loco sifflait : du front les soldats rentraient-ils ?  
Les champs allaient revivre ? On irait faucher les prairies ?  
Mais non, les pères ne revenaient qu'un instant, fébriles,  
Pour apprendre à leurs fils l'art de bien charger les fusils.

Les cigognes volaient : enfin des nouvelles du frère  
Dans les Carpathes, aux frontières d'armoise envahies ?  
La terre se fendait. Heure du châtiment sévère.  
Au-delà du pré, ô gué, s'empourpraient les incendies.

C'était la révolution qui, dans sa capote grise,  
Venait parmi les marguerites, sous les tirs obtus.  
Les soldats : Assez bouffé de shrapnels, qu'on se le dise,  
Libre au fritz d'y goûter dans les champs labourés d'obus !

Les ans ont passé. Les pentes du mont Tarass fleurissent.  
Dorment les hauts fourneaux. Le Dniepr nous berce sans effort.  
Voici pourtant que des nuées menaçantes surgissent  
Et que viennent les noirs vautours du pays de la mort.

Pas d'étoiles chaudes et si joyeuses sous leurs ailes,  
On y voit seulement des bombes, de sinistres croix.  
Mais au fond de la nuit s'allument les jeunes prunelles  
De nos troupes qui passent les ponts de fer et de bois.

Et les vautours s'abattent, proies des flammes cotonneuses,  
Les tanks, tels des cadavres d'acier, gisent alentour.  
Et se répandent les fils dorés des balles traceuses.  
Mort pour mort ! C'est aux aigles de fondre sur les vautours.

Je dis au Dniepr :

— Noble vieillard, n'as-tu pas

Des pluies de plomb, toi qu'on bombarde aujourd'hui sans souvenance  
pitié ?

Et le Dniepr mugit :

— Je n'oublie pas les vieilles

offenses,  
Mais le nouvel affront jamais ne sera pardonné !

Il écume puissamment au souvenir de Batou,

Des voraces Allemands en mille neuf cent dix-huit.

« Bonjour, Kiev bien-aimé » « Au combat je compte sur  
vous,

Et je suis prêt moi aussi », dit Kiev dont le cœur palpite.

O mon Ukraine, fraîcheur de l'orage à l'horizon.

Ma rêveuse des champs. Goutte sur la rame au soleil.

Je donne chaque goutte de mon sang, de ma passion,

Pour te sauver du feu, peuplier tendu vers le ciel.

Derrière la vallée du ciel les flammes se confondent,

Vrombissent les avions vers les fronts et les fronts de

l'ouest.

Ukraine soviétique, je n'ai qu'un désir au monde :

Entendre encore ta voix et préserver ta tendresse.

Comme avant, te voir puiser gloire, puissance et vigueur  
Dans la grande ronde de nos peuples en liberté.

Avec les fils de la Russie combats au champ d'honneur

Pour nous venger. Que l'ennemi enfin tombe à tes pieds !

## 2

Sur les sentiers de la séparation amère

Je rêve de toi, pré, marguerite, oiseau de Kaniv \*.

Prends donc mon sang, et dans tes mains prends mon

cœur téméraire,

Mais ne m'assaille pas de rêves, de peines trop vives.

En campagne toujours, au cœur du péril, à l'avant,

J'ai marché des kilomètres, bien plus d'une centaine...

Me murmuraient tout bas les rayons diaprés du couchant :

« Qu'as-tu à rester là, muet ? Contemple ton Ukraine !

---

\* Là se trouve la tombe de Tarass Chevtchenko, poète national de l'Ukraine (1814—1861). (N.d.T.).

Contemple ton pays où l'aigle criait autrefois  
Au-dessus d'un haut tertre et de nos routes embrumées. »  
Et la terre noire et brûlée s'étalait devant moi ;  
Muet, je faisais mes adieux — sans pouvoir m'en aller.

...Je te reverrai puiser gloire, puissance et vigueur  
Dans la belle ronde des peuples en liberté.  
Avec les fils de la Russie combats au champ d'honneur  
Pour nous venger. Que l'ennemi tombe enfin à tes pieds !

### 3

Je t'appelle à nouveau, mais ma voix la reconnais-tu ?  
Je t'implore : réponds-moi, mon jeune et lointain pays !  
Je serais bien le vent, mais le ciel se couvre de nues,  
Je serais une chanson, mais les rossignols ont fui.

Dans la vallée du Dniepr la marguerite est écrasée.  
Craque le peuplier. Brûle la maison de mon père.  
Je ne veux pas être un vent à des sabots enlacé,  
Chanter comme un rossignol quand tu souffres dans ta  
chair.

Je vais marcher, lutter jusqu'au dernier souffle de vie,  
Car grande est la colère, et droit devant nous le chemin.  
Et je prendrai dans mon cœur déchiré, fier, insoumis,  
La moitié de tes souffrances et de ton lourd chagrin.

J'avancerai, tel Mikoula \*, ployant sous mon fardeau ;  
Accablé de soif, il se peut qu'en route je chancelle,  
Mais je suis sûr de voir les fleurs s'épanouir à nouveau,  
O mon Ukraine, dans ton jardin vert et éternel.

Je te reverrai puiser gloire, puissance et vigueur  
Dans la belle ronde de nos peuples en liberté.  
Avec les fils de la Russie combats au champ d'honneur  
Pour nous venger. Que l'ennemi tombe enfin à tes pieds !

### 4

Assez, ma chérie, de séparation mortelle,  
Nous allons de nouveau être riches tous deux,

---

\* Légendaire preux laboureur. (N.d.T.).

Riches de pervenches et riches d'arcs-en-ciel,  
De vengeance pour nos maisons livrées au feu.

Je t'effleurerais tendrement — et de mes mains  
Naîtra la flamme, et je verrai dans la nuit claire :  
La bouche douloureuse et morte d'un gamin,  
Les yeux d'une fillette brûlés par le fer.

La larme du vieillard, sanglante de détresse,  
Et la chemise usée sur un corps fusillé.  
Pardon si mes mots vous infusent la tristesse,  
Mes amis si lointains, mes amis décharnés !

Vous tous au loin là-bas, mes chers et bons amis,  
Je vous entends qui criez : vengeance, vengeance !  
Les vents d'hiver balaient, balaient vers l'ennemi  
La neige des nues poivre et sel, la neige dense.

Tu peux faire siffler, bourreau, ton maudit fouet,  
Le châtiment sera terrible et exemplaire :  
Nalivaïko \* va surgir des champs enfumés  
Et d'une main puissante secouer la terre !

Son ombre fatidique, et jadis enchaînée,  
Soudain se dressera sous les nuées impures.  
Enfants de Zalizniak \*\*, de pied en cap armés,  
Nous suivrons les chemins entre les épis mûrs.

Et en soldats vainqueurs nous reviendrons bientôt  
Au sein de la famille unie et fraternelle :  
Biscottes dans le sac, dans la gourde un peu d'eau,  
Et notre sœur devant la maison paternelle.

Mon Ukraine, assez de séparation mortelle,  
Nous allons de nouveau être riches tous deux,  
Riches de pervenches et riches d'arcs-en-ciel,  
De vengeance pour nos maisons livrées au feu.

---

\* Nalivaïko (?—1547), chef d'une révolte paysanne en Ukraine et en Biélorussie (1544—1546). (N.d.T.).

\*\* Zalizniak (v. 1740—?), cosaque zaporogue qui prit la tête d'une révolte paysanne en 1768 (son nom vient de « zalizo » : fer). (N.d.T.).

Ne pleure pas, maman, rien ne peut ramener ton fils  
 Qui reste couché par terre, sa tempe encore en sang.  
 Et le soir d'hiver s'obscurcit, ton unique complice;  
 Tandis que sortent des forêts les insurgés — vivants.

Père, apaise ton chagrin sur notre maison en cendres.  
 Ton frère était captif, et ses cheveux sont déjà blancs.  
 Tous tes humbles trésors, ton maigre lot de joies si  
 tendres,  
 Furent incendiés et brûlent interminablement.

Les chevaux jadis hennissaient dans le pré de l'artel ;  
 On a raflé chevaux et moutons pour les égorger.  
 Et vient le soir d'hiver dans la bourrasque aux sombres  
 ailes,  
 Tandis que des forêts sortent — vivants — les insurgés.

Tu avais toi-même enté, pour égayer ta demeure,  
 Une branche de pommier : dans la neige la voici.  
 — Nous savons, nous savons ! crient au milieu de ton  
 malheur  
 Les débris de la maison, les souches toutes noircies.

Le vent berce les pendus. Les tirs de nuit trouent l'azur.  
 Tout brûle dans l'incendie : travail et sueur et joie.  
 Les étoiles sont comme les yeux des gens qu'on torture,  
 Comme les yeux des fusillés près du portail de bois.

Père, apaise ton chagrin, sèche tes larmes, maman ;  
 D'est en ouest, les clairons ne jouent pas mais frappent  
 en chœur !  
 Aucun bourreau n'échappera au juste châtiment,  
 Tout leur sang ne suffit pas à effacer tes malheurs !



Oui, décharnés et enlaidis,  
Nous foulons une boue sanglante.  
Mais l'aube grise, je vous dis,  
Fait place aux aubes rubescentes.

Dans l'herbe où gîte le chagrin,  
Dans les fumées qui s'effilochent,  
Blessés, las, et vides les mains,  
Nous viendrons vifs et sans reproche.

Là où le feu s'est déchaîné,  
Là où la brume m'est légère,  
Nous voulons de nouveau semer,  
Rebâtir le toit de nos pères.



---

LE CHÊNE

Quatre-vingt-dix ans qu'au-dessus du pont  
Il bruissait, osseux et avare en fleurs.  
Et les gens disaient déjà : ce grison  
Grince tant qu'on dirait que tout l'écœure.

Grand-père, il aurait pu être un gardien,  
Rafistoler les outils et, un verre  
De vin dans le nez, il aurait très bien  
Chanté, comme au monde tous les grands-pères.

Et il aurait eu fils et petits-enfants,  
Sans qu'on le traite de bouche inutile.  
L'arbre n'avait que des branches pourtant  
Au lieu de mains,— bois muet, immobile.

Un jour le pont sauta. Et s'amenèrent  
Les sapeurs avec blocaille et goudron.  
Puis le chef dit : les gars, jetons à terre  
Ce vieux chêne, ça fera un beau pont.

Et la scie en lui plongea ses dents fines,  
Et il s'affaissa soudain sur le dos :  
Les cavaliers franchirent sa poitrine,  
Striant le ciel de l'éclat des sabots.

Et quand on eut jeté assez de terre  
Sur les branches rousses du vieux géant,  
Les blessés à leur tour le traversèrent  
Pour aller recevoir du jeune sang.

Et les tankistes, en passant, de dire :  
Ça c'est un brave petit pont de bois !  
Mais tout près d'eux ils ne pouvaient sentir  
L'âme du chêne qui vibrait de joie.

## LE CUISTOT

Le cuistot, nous l'appelions : commissaire  
Aux plats. Pardonnez l'orgueil de ce mot.  
Cent mille fois il tourna sa cuillère,  
Mille fois il nous servit son gruau.

La feuille de laurier, le poivre et sel,  
Dans l'ivresse bouillante et la fumée,  
A lui seul se confiaient, toujours fidèles,  
Comme l'amoureuse à son bien-aimé.

Notre cuistot parlait bien peu les jours  
Où quelqu'un ne rentrait pas du combat :  
« Encore un... Mais si quand même il accourt ?  
Balbutiait-il. Le gruau attendra... »

L'autre avait bien sûr brûlé pour de bon,  
Il n'en restait ni haleine ni corps,  
Mais le cuistot surveillait son chaudron  
Pour ne pas brûler le repas du mort.

Quand on sut que la guerre avait pris fin,  
Et donc aussi la roulante cuisine,  
Il but un coup et, mitraillette en main,  
Tira longtemps dans le ciel d'aubépine.

Comme au souvenir d'une faute grave :  
N'avoir pas cuit ou servi comme il faut...  
Comme s'il voulait héler tous les braves  
Tombés sans avoir fini son gruau.

## SIRKO \*

Notre brave Sirko, fallait le voir  
— Sabots ébouriffés, naseaux de feu —  
Traîner le canon, user l'avaloire,  
Les nuits de malchance et les jours heureux.

---

\* Sobriquet affectueux qui s'applique aux chevaux de robe grise. (N.d.T.).

Au milieu des roues, des bruits de la guerre,  
Il piétinait champs et pavés des rues ;  
Par deux fois déjà le vétérinaire  
Lui avait ôté des éclats d'obus.

Quand, au plus fort d'un combat, l'artilleur  
Est tombé mort dans la neige en rafales,  
Aucun des hommes ne voyait les pleurs  
De Sirko, son lourd chagrin de cheval.

Comme un soldat, il avait son gourbi,  
Et une ration : du foin, de la paille ;  
S'il avait eu des enfants, chaque nuit,  
Il aurait rêvé à leurs retrouvailles.

Un soir, l'adjudant, ayant bu un peu,  
Vint, essuya la sueur du cheval,  
Et dit comme à un homme : « Merci, vieux,  
Pour l'amitié, pour ton aide loyale. »

Et il donna à ce fidèle ami  
Tant d'avoine croustillante et légère  
Que Sirko pensa : la guerre est finie,  
Et l'artilleur va tresser ma crinière.

\*   \*  
\*

Tout ce qu'un siècle cruel, impur,  
Déversait en ces jours de courroux,  
Les flammes barbares, les blessures  
L'ont enfoncé et gravé en nous.

Et ni la chaude empreinte du cœur,  
Ni la joie limpide ou le beau temps,  
Mais les tirs secs, le sel, la sueur  
Nous sont plus proches dorénavant.

Qui n'a jamais vu mourir les hommes  
Que la guerre prend au dépourvu,  
Avec nous ne pourra vivre comme  
Nous vivions avec les disparus.

Peut-être me dira-t-on : la guerre  
N'a laissé à personne le choix.  
Peut-être. Les blés sortent de terre  
Là où tremblait l'écho des combats.

Nos descendants viendront d'un pas sûr,  
Mais dans la dernière des batailles  
Ils se souviendront de nos blessures  
Qui sans cesse encore nous tenaillent.



\* \*  
\*

Le soldat s'en revient. Il ôte son manteau  
Et l'accroche à un clou bien haut.  
Vois briller la petite étoile,  
Vois sur les pans la poussière inégale.

Hydromel et eau-de-vie, on le fête ;  
On l'appelle « président adjoint du soviet ».  
Mais il ne fait pas le fier. Le voici  
Chez le palefrenier, à la noce d'un ami,  
Et à l'artel, avec les fringants tractoristes.  
Il rentre quand la nuit insiste.

Il se souvient du champ et du poste d'essence,  
A son bleu de chauffe il repense ;  
Il le prend, tout graisseux, l'enfile pour de bon,  
Et il se dit : trois ans sans creuser un sillon.

Le champ, quand il sort dans le noir,  
Est encor tout chaud des labours du soir,  
Et les vivants rayons, à tour de rôle,  
Font des étoiles de guerrier sur ses épaules.

Et à ses pieds les sillons se couchent sur l'heure,  
Ainsi qu'aux jours anciens, tout gorgés de vigueur,  
Et dans le pays vert la charrue a l'éclat  
Des sabres vifs dans les mortels combats !

## LE MOT

Certains, en une nuit, versent sans peine  
Des flots de vers lisses et fastidians.

Un mot me suffirait, pour qu'il soutienne  
Le cœur plus qu'une nuit,— la vie durant.

Un mot qui jamais ne se précipite  
Et reste au seuil comme un ange gardien,  
Qui fume avec moi, partage mon gîte,  
Et aussi la sueur et tout mon pain.

Il aimerait les chemins, le tonnerre,  
Etant pareil à moi par chaque pli ;  
Il tisserait, pour embellir ma terre,  
Avec les fils azurés de la pluie.

Ou bien, l'âme jeune et gaie qui s'épanche,  
Il suivrait mes lointaines équipées :  
Avec moi sur les tranchées il se penche,  
Sur chaque butte où nos gars sont tombés.

Et s'il enfante un vers sonore,  
Laissons-le grandir sans y voir de mal ;  
Les blés feront tinter leurs épis d'or,  
Les villes résonneront de timbales.

Que la terre au travail chante avec toi,  
Avec tes torrents, tes sentes légères,  
Avec ta musique et tes flammes claires,  
    Mon mot vibrant de joie,  
    Mon feu de bois !

\* \* \*

A l'horizon flâne novembre,  
La terre craque, en gels figée,  
L'hiver bientôt va enrager  
Au jardin où les feuilles tremblent.

La glace s'empare du puits  
Tout près du chêne qui bruit,  
Les fers des chevaux de l'artel  
Scandent l'espace aux neiges frêles.

Dans le soir bleu le mont s'éveille,  
Et les bambins aux joues vermeilles  
Foncent déjà vers les vallées,  
Car rien ne pourrait les troubler.

Et, fils de savetier, j'entends  
Les rires, les yeux aimés brillent,  
Jusqu'à ce que l'aube fragile  
Pende au ciel ses brides d'argent.

\*   \*  
\*

Que dans un demi-siècle ils reviennent me voir,  
Ceux qui ont avec moi bu un verre ou dîné,  
Ceux qui, en mur vivant, suivaient toujours les chars  
Et ceux qui ont sauté sur tous les ponts minés.

Montre, me diront-ils, tes tempes qui blanchissent ;  
A nouveau comme un coq cries-tu donc de bonne heure,  
Ou ta voix s'enroue-t-elle, ainsi qu'au front jadis ?  
Achèves-tu tes jours calme ou plein de fureur ?

Par quelles nuits vas-tu bivouaquer dans les plaines ?  
Quand tu parles, quels flots dans ta gorge à présent ?  
As-tu aimé encor dans la vallée humaine ?  
Ou peut-être est-ce assez, tu as eu ton content...

Mais je ne serai pas allongé quelque part,  
Comme une pierre que la mousse a tatouée.  
Avec l'interminablement perfide gloire.  
Avec auprès de moi l'autre vieille rouée.

Aux quatre vents je veux que s'ouvrent mes fenêtres,  
Aux torrents, aux forêts, aux bruyantes aurores.  
O lointains étoilés ! O saisons qui vont naître !  
Que ton haleine, ô temps, me brûle sans remords !

Les rossignols pourront voler dans ma chambrette,  
Les aigles trompeter sur mes lèvres réjouies,  
Et les gens entreront chez moi les jours de fête  
Pour boire dans mon cœur comme on boit l'eau d'un puits.



## DEUX SŒURS

L'amour ne s'apprend pas :  
Nul sage qui le puisse.  
Chaque goutte de sang  
Le tire des abysses.

Et l'amitié pas plus :  
Les frontières l'oppriment ;  
Dans les heures d'angoisse,  
Elle sort des abîmes.

Bras dessus, bras dessous,  
S'en viennent les deux sœurs :  
L'une comme un éclair,  
L'autre, poignard au cœur.

Avec elles sans crainte  
On traverse les flammes,  
Et au monde on confie  
Ce qui oppresse l'âme.

Il est doux avec elles  
De suivre le bonheur,  
De fleurir à son tour  
Dans la patrie en fleurs.

Alors ce n'est pas grave  
De perdre leur frontière,  
Car à leur pureté  
Je veille ainsi qu'un frère.



---

KATIOUCHA

Je l'ai écoutée comme chez moi,  
Quand les vagues du soir éclaboussent.  
...Deux Noirs aux champs, dans l'Oklahoma,  
Fredonnaient notre chanson si douce.

Et leur cœur se réchauffait déjà  
Au froufrou de l'herbe, aux fleurs en fête.  
Les deux Noirs célébraient Katioucha,  
Celle qu'a chantée notre poète \*.

Comment, à travers les durs combats,  
Est-elle allée en terres lointaines ?  
Peut-être en Amérique, là-bas,  
L'ont amenée nos fiers capitaines ?

Ou fut-elle enlevée en Russie  
Et emportée par des vents gaillards ?  
Dans ces champs maintenant la voici  
Qui réjouit le cœur des pauvres Noirs :

Blanche robe, profond regard bleu,  
Comme en mai une eau large et tranquille,  
Sous Smolensk deux bouleaux amoureux  
Et leur interminable babil...

Soudain j'ai cru voir à l'horizon  
Toutes les sentes de ma jeunesse,  
Et fraternellement nous avons  
Chanté tous trois avec allégresse.

---

\* Les paroles de la célèbre chanson russe sont  
de M. Issakovski (1900—1973). (N.d.T.).

Ils en oubliaient leurs peines vives,  
L'esclavage et tous les boniments.  
*Katioucha s'en allait sur la rive*  
*De l'immense et paisible océan !*

## A CHICAGO

Sur son violon une fillette  
Joue une triste ritournelle ;  
Dans son manteau vert et râpé,  
Un soldat manchot auprès d'elle.

A Chicago sur le trottoir,  
A Chicago, béton cruel,  
Une fillette s'égosille,  
Un soldat manchot auprès d'elle.

« Pour un invalide de guerre,  
Pour un infirme, au nom du Ciel... »  
Une fillette tend la main,  
Un soldat manchot auprès d'elle.

C'est l'Amérique misérable  
Dans le silence qui ruisselle :  
Une fillette blonde et grave,  
Un soldat manchot auprès d'elle.

## DANS L'ASCENSEUR

Matin, midi et soir, sans ailes,  
L'ascenseur monte vers le ciel.

Il n'y fait ni clair ni obscur  
Quand à lui l'hôtel me condamne ;  
Mais, souriante et sans murmure,  
La négresse va — *up and down*.

De l'aube jusqu'au crépuscule  
Ses cheveux ont blanchi très tôt,

Au rythme du temps qui bascule  
De haut en bas, de bas en haut.

Furtivement la vie s'achève,  
O mains calleuses, bras pesants ;  
Les autres boivent, jouent aux chefs,  
Mais *elle* monte, et puis descend.

La cage a des mœurs et vertus  
Qu'aucun des messieurs n'outrepasse :  
Liftière blanche — un bref salut,  
Liftière noire — on est de glace.

A les voir, on dirait qu'ils souffrent,  
Qu'ils brûlent tous à petit feu,  
Ou que l'air vicié les étouffe.  
Il me faut monter avec eux.

Faces de rosbif, ils sont dix  
Par qui l'ascenseur se repeuple,  
Et la négresse nous conduit  
Plus haut vers le ciel, *up and up*.

Détournant leurs yeux de la Noire,  
Ces bœufs blancs endurent l'enfer.  
Ouvriers ? mineurs ? Rien à voir !  
Ils sont de l'engeance banquière.

Si tu vivais dans mon pays,  
Loin de leur venin, de leurs dards,  
Tu moissonnerais les épis  
Et chanterais, rentrant le soir.

Oui, maman m'avait enseigné,  
Quand j'étais un gamin naguère,  
A bien saluer les aînés,  
A m'incliner devant les mères.

A baiser leurs mains sans sommeil,  
Blanches ou noires, peu importe,  
Pour leurs souffrances sans pareille,  
Pour le lourd fardeau qu'elles portent.

Seulement, je ne pourrais plus  
Baiser la main des inhumaines  
Qui ont enfanté ces repus,  
Gris — comme leurs chapeaux — de haine !

Il ne fait ni sombre ni clair,  
Mais, ô femme noire, tu vois :  
Seul, comme un fils devant sa mère,  
J'ôte mon chapeau devant toi.

Pour cette douleur qui persiste  
Dans ton visage souriant,  
Pour tes quatre fils, communistes,  
Pour les lynchés et les vivants.

Sa larme brille avec tristesse...  
Et murmurent sur tous les tons  
Ces messieurs, gangsters du business :  
— Soviet Union ?  
— Soviet Union !

Déjà redescend l'ascenseur,  
Mais la négresse, sur les ailes  
De son incroyable bonheur,  
Croît toujours monter vers le ciel.



\* \*  
\*

Je n'ai pas vu de nuit pareille,  
Quand l'horizon rosit les champs,  
Quand la terre autour du soleil  
Tourne mélancoliquement.

Elle est inquiète et son cœur vibre,  
Mais si limpides sont les cieux...  
Vraiment, pourquoi ne peut-on vivre  
Sans mettre notre terre en feu ?

En y laissant les fleurs, les graines  
Tombées doucement d'une main,  
Le soupir des lacs et des chênes,  
Et toujours un regard humain,

Mais non la mortelle poussière,  
La noire brume de l'effroi.  
Et les gens d'au-delà les mers  
Viendraient sans encombre chez moi.

A nos larges tables d'érable  
Alors je les inviterais,  
Et nous pourrions, frères semblables,  
Bavarder là, le cœur en paix.

\* \*  
\*

Je ne suis pas seul avec mes pensées,  
Je ne jouis pas des sentiments en solitaire ;  
Les femmes, je n'ai pas appris à les embrasser,  
Mais je sais comment accueillir mes frères.

Ainsi en fut-il dans ma vie encore brève :  
Sentiers et précipices, ombres et rêves,  
Un autre baiser me consolait,  
En dispensant joies, conseils et souhaits.

Du temps où, comme un volcan, grondait la guerre,  
Je ne me souviens que du baiser de ma mère.

Baiser de maman dans les adieux,  
Quand le gel du matin brûlait les yeux,  
Quand, mitraillette au poing, en touloupes,  
Et les mots maternels sur nos pas,  
A travers les forêts enneigées, le vent en poupe,  
Avec joie et douleur nous allions au combat.

Nous montions à l'assaut, téméraires.  
Et le baiser n'avait pas de venin.  
Nous étions frères, des hommes ordinaires  
Sans flatteries, sans lâcheté dans les reins.

Quand tous trois, maigres et décharnés,  
Nous partagions le pain sec et la destinée,  
On chassait l'ennemi de notre territoire  
Pas avec des baisers mais à coups de boutoir.

Je reviendrai sous le toit de nos pères  
Pour terminer ce que je n'ai pas pu faire.

J'y parviendrai, car je ne suis pas solitaire,  
Et des jours, des années, je perçois la trame.  
Si je n'ai pas appris à embrasser les femmes,  
Je sais bien comment accueillir les frères.

## LA CHANSON DE KIEV

Blancs marronniers,  
Vives lumières,  
Où que je sois  
Vous m'êtes chers.

: O nuits de Kiev,  
Rendez-vous au jardin :  
Où que j'aïlle, je m'en souviens.

Hautes montagnes  
Et Dniepr bleu ciel,  
Notre jeunesse  
Est éternelle.

O nuits de Kiev,  
Rendez-vous au jardin :  
Où que j'aïlle, je me souviens.

L'amour survint  
Dans la chênaie,  
Et deux colombes  
Au ciel volaient.

Elles tournaient  
Et battaient de leurs ailes,  
Et nous semblions oiseaux comme elles.

Rien de cela  
En nous ne meurt.  
...Blancs marronniers,  
Mon clair bonheur.

Ma capitale,  
Tu es mon doux printemps,  
Lumineux, serein, caressant.

O nuits de Kiev,  
Rendez-vous au jardin :  
Où que j'aïlle, je me souviens.

\* \*  
\*

Si je pouvais vivre cent ans sur terre,  
Au milieu d'amis tels des rossignols,  
Je prendrais de l'azur aux matins clairs  
Pour le tresser dans les épis du sol.



Je marierais les montagnes aux plaines,  
En travaillant à des heures variées,  
Et, ainsi que la patrie nous l'enseigne,  
Déserts et villes noueraient amitié.

Puis j'enverrais les ramiers vers l'automne,  
Aux vastes mers je fondrais les ruisseaux,  
Et j'aimerais que les grands chênes donnent  
Un peu d'audace à mes tendres bouleaux.

Je guiderais les marins en détresse,  
Le voyageur perdu et sans secours.  
Les cœurs de pierre apprendraient la tendresse,  
Le mal-aimé découvrirait l'amour.

Sous le ciel bleu et printanier, sans cesse  
Champs et forêts pourraient étinceler ;  
Et au besoin, par temps de sécheresse,  
Quelques ondées rafraîchiraient les blés.

Le gars bronzé, mon frère le clairon,  
Je le prierais, lui qui n'est jamais triste,  
D'accompagner avec de gaies chansons  
Mon travail, mon bonheur de communiste.



\* \*

\*

Milieu du siècle vingt, tu peux frapper sans peur  
A la porte des gens plus jamais verrouillée,  
Mais viens sans incendies et sans cris de malheur,  
Sans le bruit des combats dans la nuit crucifiée.

Le soleil est plus fort vers le milieu du jour  
Et les jardins sont mûrs au milieu de l'été.  
Sois pour moi un ami, un frère tour à tour,  
Milieu du siècle vingt, mon espoir non maté.

Avec toi je voudrais tout partager sur terre ;  
Le pain, le sel, la goutte de chagrin amer,  
La goutte de bonheur et d'amour exaucé,  
Le cœur tumultueux qui brûle dans mes vers :  
O siècle, dans ton cœur, je voudrais tout verser.

Parmi les hommes vis, et travaille avec eux  
Sans essuyer au front le sel de ta sueur.  
Vivre, c'est plus que franchir un champ de rumeurs,  
Mais ce champ-là au moins avec nous franchis-le !

\* \*

\*

De loin ils sont venus le voir  
En sandales d'écorce, en manteaux gris,  
Ceux qui avaient sur les Volgas, dans les Sibéries,  
Boucané — des siècles — une misère noire.

Ceux qui avaient connu les chaînes et le fouet,  
Le vent de la colère, semeur d'espérance,  
Et avec dans leurs yeux la fulgurance  
Des chemins neufs de la Russie qui changerait.

Ils lui ont offert non pas du brocart doré,  
Ils ont offert à Vladimir Ilitch  
Un gros pain de seigle, une lourde miche,  
Comme un salut à l'infailible liberté,  
A la charrue. Un anathème sur l'épée.

Ce pain enduit de poivre, il le soulève,  
Et selon la coutume il y porte ses lèvres,  
Comme s'il tenait le sol natal dans ses mains,  
Et son visage s'éclaire soudain.

\* \*  
\*

Ne m'esquive pas, mon destin,  
Là où les routes me conduisent,  
Ni même quand aucun chemin  
Sur la tempête n'a de prise.

Quand l'averse, comme une horde,  
S'abat sur le monde en hurlant,  
Et quand le malheur qui déborde  
Serre la gorge méchamment.

Qu'il m'en reste au moins une part  
Même s'il faut battre de l'aile,  
Et qu'au ciel bleu, si je m'égare,  
Je sois, plutôt qu'aigle, hirondelle.

Mon destin, ne m'évite pas  
Les inquiétudes et les peines,  
Ni la poussière ou le fracas,  
Ni la canicule inhumaine.

Et pas plus les larmes d'autrui,  
Cette douleur qui persévère,  
Ni l'éclair surgi de la nuit,  
Ni les peupliers solitaires,

Un cri de trompe dans la boue,  
Dans les champs qu'un corbeau effleure...  
Mais le bonheur ? me direz-vous.  
Et si c'était ça, le bonheur ?

N'oublie jamais la maison paternelle,  
Mais vole aussi vers l'inconnu, obstinément,  
Et lâche tes pensées, les lois de notre temps,  
Sur les chemins futurs qui s'entremêlent.

Dans le cœur où le fleuve des passions s'élance,  
Il y a mille flammes, couleurs et nuances,  
Le chant des rossignols, les flux qui s'entrechoquent ;  
Le cœur avec l'atome façonnent l'époque.

Seulement ne crois pas que tu peux vivre  
Dans la solitude, dans le calme non plus,  
Quand le jour victorieux éclaire notre rive :  
Tiens bien ton marteau et frappe pour suivre  
La route que le peuple trace vers son but !



\* \*

\*

Que n'ai-je été le sycomore  
Qu'il \* regrettait, captif encore,

Cet arbre gelé par l'hiver,  
Dont il rêvait dans sa misère ?

Mais non la pierre bien trop dure  
Qui soutenait ses écritures,

Sa nostalgie du ciel natal,  
Pierre noire de Kos-Aral !

Le sycomore aux vertes branches  
Par-dessus les siècles se penche ;

Les brûlantes années de pierre  
Ne calcinent plus notre terre.

Poète, ton cœur bat encore,  
Non pas pierre mais sycomore !

\* \*

\*

Lèvres brûlées de fièvre et d'affliction,  
Flots chenus du Dniepr

Et champs grisonnants,

Bras noircis des chênes,

Tout se tendait vers le ciel comme un Calvaire :

— Viens enfin !

---

\* Dans cette poésie, comme dans la suivante, il s'agit de Tarass Chevtchenko. (N.d.T.).

Yeux enflammés et aubes calcinées.  
Couteaux luisants comme éclairs dans la nuit,  
Berceau de l'enfant, soc dans les sillons,  
Destinée serve aux mains calleuses,  
Tout suppliait et implorait :

— Viens enfin !

Et voici qu'il a surgi  
Là où tant de malédiction brûlait l'herbe,  
Où s'éteignaient les cierges  
Au dieu trop sourd et trop aveugle,  
Où la misère et la souffrance  
Ployaient les huttes paysannes.

Il a surgi  
là où l'on sème et l'on moissonne  
Sans qu'il n'en reste rien,  
Là où l'on pleure en serrant les lèvres,  
En cachant dans ses yeux le rayon de soleil  
Qui serait arraché comme dîme ou maltôte.

Et il a dit : je reste parmi vous.  
Je suis votre fils !  
Et il a enfanté le Verbe  
Pour qu'il tinte dans les chaînes,  
Pour qu'il soit ébloui dans le désert,  
Pour qu'il enflamme les lèvres de l'Ukraine,  
En balayant les trônes  
Et la douleur du Calvaire !



---

APOLOGUE

Le mensonge va, ventre en avant,  
Et sans ciller le mensonge ment ;

Il remplit une panse égoïste,  
Seul sur son échelle d'arriviste.

La vérité grimpe sans détours,  
Sur le mensonge crache toujours.

Celui-ci s'essouffle, chauve et blême,  
La vérité bat le fer et sème.

Mensonge repu comme un reptile,  
Vérité de marteau et faucille !

Ainsi vont-ils tous deux ici-bas  
En se livrant un mortel combat.

\* \*  
\*

Sans éclaircies l'été s'éloigne,  
Ne courbant plus herbes et joncs,  
Et le jardin reste sans âme  
Si la pluie garde ses chansons.

Sans lutte l'espoir agonise,  
Et sans espoir, dur le chemin...  
Sans les chansons l'amour est triste  
Comme un malheureux orphelin.

Nul ne dira qu'une science livresque,  
En besicles, guide ma plume :  
Le mot « bonté », c'est pour moi la tendresse  
Qui en vraie bonté se consume.  
Dans la plus humble gentillesse j'ose  
Voir un événement sacré,  
Et à la risée des hommes j'oppose  
Les branches d'un chêne à l'orée.  
La séparation fidèle, éphémère,  
Parmi les actes quotidiens,  
J'en fais une souffrance et un calvaire,  
Quand un autre ne dirait rien.  
Mon âme à vif jamais ne se console,  
Cherchant dans le silence la tempête...

Petit garçon aux yeux mongols,  
Tu as trop harassé ton cœur peut-être !

## LA PETITE FLAMME

Quand le soir tombe en étoiles sur la vallée,  
Sur la maison, petite flamme,  
Tout près de la fenêtre un jeune peuplier  
S'agite comme dans mon âme.

Ma jeunesse là-bas marchait dans la rosée,  
Se consumait telle une fleur.  
Mon père ne dort pas ; plongée dans ses pensées,  
Ma mère, l'unique en mon cœur.

Ils élevaient leurs fils et les couvaient des yeux,  
Leur amour était sans partage.  
Le peuplier s'agite, comme si pour eux  
Il portait un lointain message.

O flamme, es-tu le souvenir d'un fils peut-être ?  
Mais tout ne revient pas, bien sûr.  
Et notre maisonnette cligne ses fenêtres,  
Et le jardin pensif murmure.



Toujours, au pays ou en terres étrangères,  
Où que m'emportent les chemins,  
Je songe à la petite flamme familière,  
De la maison je me souviens.

Car ils percent l'espace, leurs yeux pleins de tristesse,  
Pour y chercher mon ombre au moins,  
Car la flamme, à travers les nuits les plus épaisses,  
M'appelle à revenir enfin.



---

LES CHAMPS

Réjouissez-vous,  
champs non arrosés...

*T. Chevtchenko*

Réjouissez-vous, mes champs que rien n'arrose,  
Ni les larmes de feu, ni le strontium ;  
Réjouissez-vous, mes champs où ne se posent  
Les noirs nuages de l'atome.

Puissent les peupliers, ivres de nuit,  
S'incliner toujours sur les champs, les vals,  
Selon les lois de la flore et des pluies,  
Avec le cri de la caille par intervalles.

Réjouissez-vous, mes champs gorgés de sève,  
Emaillés de fleurs, grisâtres d'oiseaux  
— Frères et sœurs de nuées qui s'élèvent —,  
Dépositaires du pain chaud.

Striés et de carrés couverts,  
Comme pâte dorée qui lève et cuit,  
Verdoyez par-dessus grilles et mers,  
    Vous, mon choral,  
    Ma symphonie !

Blés et seigles tout pétris de soleil,  
Mon avenir à vos yeux se dénoue ;  
Réjouissez-vous, mes champs où tout s'éveille,  
    Réjouissez-vous !

\* \*  
\*

Je creuserai la terre,  
je creuserai le roc qui s'illumine.  
Et un jour  
je trouverai l'essence,  
la vérité  
et la racine.

Je suerai sang et eau,  
joignant les nuits noires aux jours clairs,  
Mais je creuserai jusqu'au bonheur  
pour qu'il ne soit plus une chimère.

Est-il dans les cellules de la douleur,  
dans la main de l'ami rencontré ?  
Est-il dans le combat avec soi-même  
ou dans l'étoile au-dessus du pré ?

Est-il dans les cris de l'âme,  
dans les berceaux et dans l'espoir ?  
Est-il dans le tumulte du cœur,  
foudre qui frappe sans crier gare ?

Tout rayonne alentour et je sens:  
mon souffle ne peut pas me trahir.  
Et les gens disent, et les gens me conseillent :  
— Creuse au plus profond !  
Creuse sans faiblir !

\* \*  
\*

Non, je ne peux pas voir quelqu'un pleurer,  
Secoué de frissons, inconsolable,  
Et avalant chaque gorgée amère  
De douleur et chagrin. Pas plus les larmes  
Goutte à goutte versées en solitaire,  
Larmes de détresse, larmes d'offense.  
Non, je ne peux pas voir les larmes grises  
Sans doute parce que, petit enfant,  
J'en ai vu tant et plus. Nous étions six

A regarder maman qui, près du poêle,  
Epluchait les patates: une larme  
Rampait sur sa joue et disparaissait  
Dans les pommes de terre, puis une autre  
Surgissait et, par le poing essuyée,  
Mourait en rougissant sur le visage.  
Aujourd'hui, quand quelque part je la vois,  
Cette larme, tout mon corps en frissonne,  
Je me sens perdu et mon âme souffre,  
Mon cœur se serre comme une encoignure  
De notre isba, où crépitait la flamme  
Et où les patates dans le chaudron  
Étaient assez salées par une larme.

## ÉLÉGIE

Ainsi je passerai : neige sur la vallée,  
Pluie de septembre dans les champs fertiles,  
Branche noire d'un peuplier,  
Simple instant de la vie, lesté et fragile.

Une branche bleue, une branche noire.  
Une pomme. Un rayon. Ou la rosée du soir.  
Et mon nom sera tracé par les herbes,  
Et le cœur y verra une boule terrestre.

Puis aussi balançoires du soleil,  
Et violoncelle des abeilles  
Au-dessus des chemins où j'aurai tant marché,  
Au-dessus des étés où j'aurai tant aimé !

Sans avoir fini de manger le pain,  
Sans avoir pu baiser les yeux sans fin,  
Sans avoir forgé les mots : trop de nues,  
Sans avoir cerné la vérité : trop pointue.

J'ai aligné ces vers en plaisantant un peu,  
Mais mon ami les lit et sanglote sur eux.

## LES POMMES

A l'automne j'aime, pour sûr,  
L'odeur des pommes qui s'entête ;  
Voyez-les donc gorgées d'azur  
Et de soleil, comme à la fête.

Rondes, par le vent façonnées,  
Pour une noce on les apporte :  
Pendues à la branche coupée,  
Tels des grelots elles grelottent.

Pommes vermeilles ou rainettes,  
Saveur et parfum s'y assemblent ;  
Elles sont nées sous les planètes,  
Et les planètes leur ressemblent.

Lavées par les rosées, les pluies,  
L'été les a cueillies bien vite ;  
Et la terre sent bon depuis,  
Comme une pomme sur orbite.

## LES OISEAUX

Quand on ne veut pas me comprendre,  
Je me sens triste  
    parmi ceux qui chantent faux ;  
Sous les arbres je vais m'étendre  
Pour parler avec les oiseaux.

Alors j'oublie toutes mes peines,  
Et nous nous comprenons très bien  
Parce que leur langue africaine  
Est parente de l'ukrainien.

Mêmes accents et mêmes airs,  
Le bleu des lacs, les horizons lointains...  
Je leur chante les chansons de ma mère,  
Tandis qu'ils picotent les grains.

Ils décrivent un cercle,  
comme au ciel une ronde,  
Et chaque oiseau est si mignon !  
Il fait quand même bon vivre en ce monde  
Tant qu'il y a des oiseaux,  
Des ailes  
Et des chansons...



LA CHANSON DE LA ROUTE

Tu te souviens ?  
Au déclin de l'été  
          ou sous les pluies mêlées de neige,  
Sur la rocaille,  
          dans l'ornière charitable,  
Tu étalais devant moi les horizons,  
Toi la plus douce. O ma route sous les érables.

Tu te souviens ?  
          Des milliers, des millions marchaient  
Sur ta poitrine, les cieux grandioses pour toit,  
Et je te suivais dans les nuits d'insomnie,  
Ma route sous les érables.  
                          Toujours avec toi.

D'autres au monde  
                          ont attendri ou déchiré mon cœur :  
Routes sous les eucalyptus ou sous les palmes,  
Routes incendiées, vibrantes de cris,  
Cernées par les nuées et le napalm.

Mais pour toi  
          j'ai plus que de l'amour, ô mon unique.  
Tu es mon souffle, ma tranchée, ma lumière,  
Tu m'as pétri avec les flammes de l'Ukraine,  
Avec les éclairs du soir,  
                          avec ta terre...

S'il m'arrive de trébucher, je n'ai pas de douleur,  
Soir et matin je cherche ton ciel secourable ;  
Couvert de poussière, je franchis le champ humain,  
O route sous les érables,  
Ma route sous les érables !

## AU-DELA DU FLEUVE...

Au-delà du fleuve  
et des fusées-mouettes,  
Au-delà des bases de l'envol,  
des chutes fiévreuses et fières,  
Cela sent bon  
les nuits grandioses avec leurs arbres,  
Au-delà du fleuve,  
Ma jeunesse  
Au-delà du fleuve...

Au-delà des bosquets,  
des tranchées qui l'enlacent,  
Mon champ se lève,  
labouré par les siècles ;  
Et les aubes échevelées,  
aux avaloirs de pourpre,  
Tels des chevaux de feu  
Volent entre les branches.

Par-dessus les années  
et les terrestres fièvres,  
Dans la rosée rondelette,  
loin des brumes amères,  
Mon jardin chante sa joie  
en trilles jeunes et lestes,  
Au-delà du fleuve,  
Ma jeunesse  
Au-delà du fleuve....

Les rêves et l'amour,  
la quête et les adieux,  
Et les seigles comme le Danube,  
au-delà des étendues lacustres ;  
Mon cœur, ô mon cœur,  
Ne me tourmente pas,  
Nous reviendrons chez nous,  
Nous reviendrons un jour !



Par les chutes et l'envol,  
par l'espoir et les mûres nouvelles,  
Là où la terre-nostalgie  
nous appelle avec tendresse,  
Un chaud soleil mûrit  
au-dessus de mon âme inextinguible,  
Au-delà du fleuve,  
Ma jeunesse  
Au-delà du fleuve...



\*   \*  
\*

Voici le pont où j'ai tant marché autrefois,  
Où j'ai connu l'amour et les douces palabres ;  
Dans la paume du ciel, dans les champs en émoi,  
Le jour a répandu sa symphonie d'érables.

Qui attendais-je ? Et quelle prise était pour moi ?  
Quand je rentre à nouveau d'une lointaine étape,  
La fenêtre éclairée, les amicales voix  
Sont un brin de bonheur, prodige incomparable.

Le pain rassis m'y est encore le plus doux,  
La fougère et l'ami viennent au rendez-vous,  
Et là un souvenir m'assaille et me tourmente,  
Plus radieux et plus vif qu'une ivresse féroce ;  
Le sentier est très vieux qui conduit jusqu'aux noces,  
Tracé par ma verte, par ma terrestre menthe.

\*   \*  
\*

Le rouge automne cramoisit la terre,  
Steppes et prés, collines et ravins,  
Et les peupliers noirs chassent au loin  
Les feuilles d'or, barques sur la rivière.

Et les vents déchaînés broient la lumière,  
En triomphant d'invisibles lointains ;  
Glane, ô poète, et retiens dans tes mains  
Ce vieux tribut : les joies et les misères.

Tout ceci est à toi, en harmonie  
Comme mère et fils, comme jour et nuit.  
L'automne a bien l'éternité pour loi,  
Le travail et l'amour pour sentinelles,  
Et le cœur voudrait prendre au vent ses ailes  
Pour entamer le jour comme il se doit.

\*      \*

\*

Les soirées d'automne ont le charme nonpareil  
Des champs où les épis mûrissent librement,  
Lorsque la pluie bleutée chante un air lancinant  
Et que le cœur a soif des plus sages conseils.

Et l'amertume et la discordance s'enrayent  
Dans tes pensées que, semblables à des enfants,  
Tu n'équipes pas pour les vains amusements  
Mais pour un grand voyage en quête de merveilles.

Tu sens monter en toi une paix vénérable,  
Comme au-dessus de l'eau le séculaire érable,  
Comme l'oiseau qui, parmi les signes célestes,

A choisi le chemin le plus exténuant.  
N'accepte jamais la facilité funeste,  
Car le tourment vaut mieux qu'un vol insouciant.



---

LA POÉSIE

Point ne l'achètent les cris, les transes,  
Les titres et fleurs hors de saison.  
La poésie, c'est notre conscience,  
Pas un jeu sans rime ni raison.

Elle ne connaît pas la vieillesse,  
Ne met pas de dates sur son front ;  
Des cendres elle renaît sans cesse  
Sous les fenêtres de la maison.

Nul chant léger ne s'y enracine ;  
Son sang est lourd, et violent son souffle ;  
Et brille son aile purpurine  
Qui nous embrasse ou bien nous étouffe.

L'OMBRE

Plus d'un sage me disait autrefois :  
« Mieux vaut vivre dans l'obscurité, sans une ombre. »

Mais moi je riais, car dans la nature  
Le cheveu le plus fin possède une ombre ;

L'aigle emporte son ombre en plein soleil,  
L'âme aussi a une ombre, et l'herbe, et l'arbre,

L'aile et la main, quand elle est à l'ouvrage.  
Même une goutte d'amère sueur  
Peut ombrer la force comme un fruit mûr.

Et seules les cendres ne sont que cendres,  
Et seul le félon efface sa trace,  
Anxieux de cacher son ombre maudite !

\* \*  
\*

La racine d'érable sur mon sentier  
A dressé trois pousses vers le ciel :  
Sur l'une les oiseaux picorent,  
Sur l'autre les nuages  
Passent la nuit,  
Et sur la troisième le soleil cuit le blé,  
Puis se repose un brin.  
Oh, quelle joie de sentir dans mon cœur  
La trinité qui s'y ranime :  
Les ailes d'oiseaux, les blés,  
Et le soleil jamais noir  
De mon Ukraine, sur le sentier de la vie.

\* \*  
\*

« Soulève un peu mes cils verts »,  
Demande l'arbre dans la prairie.  
« Emporte nos flots jusqu'aux mers lointaines »,  
Implorant les lacs.  
Par le cri du coucou, par le tintement des chênes,  
Par la voix blanche du soleil,  
Les prés du Dniepr supplient :  
« Donne-nous des ailes pour voler... »

(...Tu auras des joies sans adieux,  
Les blés du printemps dans tes mains chaudes,  
Les braises d'or des soirs de jais,  
Un ciel jeune sans incendies !)

Les voici gazouillant, fleurissant à mes côtés  
Dans un envol perpétuel,  
Et c'est pour ça que mon cœur est vert aussi,  
Comme la rosée de la planète.

\* \*  
\*

Tous disent : siècle vingt, siècle sanglant.  
Tous voient bien la cruauté du siècle.  
Mais peu de gens savent  
Qu'à l'aube il va vers l'océan,  
Y lave la sueur de son front,  
Puis berce des millions d'enfants  
Pour ne pas troubler leur sommeil.

\* \*  
\*

Donne-moi tes mains, ô mon siècle,  
Donne-les-moi de bon cœur,  
J'y déroulerai l'écheveau des bassesses,  
Le triste rouleau des perfidies, des trahisons.  
Aux méridiens de tes veines gonflées  
Je laverai les plaies  
De l'oppression et de la peur,  
Pour des espoirs nouveaux, pour les siècles futurs.  
Le malheur en sera malade,  
Une source jaillira sous les cendres,  
Et dans tes paumes arrondies  
Le soleil posera son oiseau de feu.

## MÉDITATION

Aurai-je le temps de tailler cette pierre  
Avec mes deux mains, avec un seul marteau ?  
Mon train vespéral m'attend dans la vallée,  
Et il piaffe d'impatience car il a  
Son propre parcours et son propre horizon.

Déjà sur la pierre s'allument les yeux  
Pour absorber le bleu du ciel, et déjà  
Les lèvres humaines palpitent de soif,  
En s'animant comme l'azur qui s'ébranle,  
Enlacé par l'orage. Mais sur la voie  
Mon train m'appelle vers la nuit lointaine,  
Et il piaffe d'impatience car il a  
Son propre parcours et son propre horizon.

Le ciseau, le marteau frappent le granit  
Pour tailler au moins un mot, pour le glisser  
Dans ces yeux-là et dans ces lèvres de pierre :  
Ainsi elles parleront avec le feu  
De ma langue, qui est mère de la vie  
Depuis le doux berceau jusqu'au dur tombeau.  
Le train attend encor. Mon marteau résonne,  
Et la pierre s'anime comme une créature.



---

## VISIONS

J'ai vu l'eau bleue fendre la glace  
Sous les ponts qui soupirent,  
Revivre les roses de pierre  
Et leurs lèvres fleurir.

L'imposture s'empoisonnait,  
Le mal était dompté,  
La brave menthe printanière  
Vêtait la vérité.

Après les combats, les croisades  
Des séculaires nuits,  
Les gibets se changeaient en arbres  
Où mûrissaient des fruits.

Et le ciel nageait, poisson d'or  
Mêlé aux blés, aux fleurs,  
Et mon vers était un violon  
Qui déride les cœurs.

## LE MAÎTRE POTIER

Où sont-ils tes tours éternels, déjà oubliés,  
O toi l'idole de l'argile, maître potier ?

Les beaux oiseaux quittaient l'argile  
Et se chauffaient aux cheminées,  
Dans chacune de tes pupilles  
Où les siècles venaient planer.



Les chevaux d'argent s'envolaient  
Au rendez-vous des aubes claires,  
L'argile blanche hennissait  
Pour saluer les primevères.

Et ton âme chantait encore  
Dans les cruches et dans les vases,  
Ainsi qu'un merveilleux ténor  
A une noce villageoise.

Au cœur des moissons, dans les plaines,  
Ils s'en allaient, comme d'acier,  
Les lions jaunes de ton Ukraine  
Avec leur glaçure dorée.

Où sont-ils tes tours éternels, déjà oubliés,  
O toi l'idole de l'argile, maître potier ?

Et aujourd'hui tes cruches rouges  
Dans un musée trônent bien haut ;  
Tes chevaux, on dirait qu'ils bougent,  
La lune attire tes oiseaux.

Ils picotent le ciel pervenche  
Si le cœur leur en dit,  
Et secouent la rosée aux branches  
De l'arbre-paradis...

## LA MÉMOIRE (*Ballade*)

Le soldat  
Ne fut pas enterré.  
Sur le sol  
Il est resté couché,

Sous le ciel nu,  
Sous la lune et le vent ;  
Et sa poitrine est devenue  
Un champ.  
Vous entendez ? Un champ.

Et les cosmonautes déjà  
Se guident sur lui  
Pour trouver leur chemin,  
Car dans les paumes du soldat  
Ont poussé des jardins ;

Et sur ses yeux aussi  
Qui ramassent les aubes,  
Les larmes,  
Les pluies  
Et les étoiles.

### L'OISON GRIS

Il a deux ailes, notre oison,  
Deux Danubes dans sa chanson.  
Au jardin vert il se promène,  
Avec le ciel bleu à la traîne.

Il lie les gerbes de soleil.  
Aux accords des clairons vermeils,  
Il pose ses pattes rougeâtres,  
Comme un jour de fête, sans hâte.

Tant d'années, la saison venue...  
Envole-toi, ô mon verbe, printemps du cœur,  
Mon oison gris jamais vendu,  
Flûte fine dans les hauteurs !

### L'AOUT DE MON AME

Déjà les bruits sont différents.  
Les sillons bruns sous les tièdes rayons,  
Le sol profond, l'horizon de la vie  
Et l'herbe rousse ont mêlé leurs haleines.  
Le jour fait vibrer ses petits violons  
Dans le cœur voyant, et l'août haut perché  
De mon âme, où tout se métamorphose,  
Offre à la ronde généreusement,

Tout ce que j'ai su porter jusqu'au bout  
Sans l'abandonner au vide, au mensonge,  
Ce que j'ai porté comme une chose sacrée,  
Un peu roussie mais mienne jusqu'à la mort.  
O mon août aux sourcils noirs, donne tout  
Sans rien cacher et sans tricher,  
En ne gardant qu'une chanson de fête  
Pour le temps des moissons et des honnêtes meules.

\*   \*  
\*

L'août de mon âme  
est venu à l'instant  
Soulever mes pensées  
encore dans les langes,  
Et la chanson non écrite,  
comme un petit enfant,  
Il l'a dessinée sur la page.  
C'est la route du bonheur  
que l'août de mon âme suit,  
Et par-dessus les éboulis du monde  
Il ensemence un champ infini...

### AUJOURD'HUI, VOYEZ-VOUS...

Aujourd'hui, voyez-vous, on ne lit plus les vers  
Comme nous les lisions aux jours les moins amers  
De mon destin — aussi les plus inoubliables —,  
Quand l'essaim des amis fondait sur une table,  
Et le vers, soulevant ses ailes dans la nuit,  
S'arrachait au papier pour rejoindre la vie,  
Fraternisait et becquetait les métaphores  
Fidèles à des lois non écrites encore,  
Et dans le jeune élan des contradictions  
Creusait les épithètes jusqu'aux yeux marrons.  
Et les amis posaient l'empreinte d'un sourire,  
Et la lune priait qu'on recommence à lire...  
O mon vers le plus bref, ta date est encor nette.  
Aujourd'hui on écrit, mais sans le cœur en fête.

A l'aile déployée on préfère un tiroir,  
Chacun a son bureau, son petit coin pénard,  
Et sur le vers on veille comme sur un bien  
Pour qu'il ne file pas, mon Dieu, chez le voisin.  
Mais lui, pendant ce temps, grandit, perce le cœur,  
Et pour ressusciter il crie, menace et pleure.

## CROQUIS D'HIVER

Il a tourné, tournoyé,  
Le blanc nuage des siècles,  
Sous le cœur il m'a blessé  
Et reste sous ma fenêtre.

Ils s'approchent, ils s'éloignent,  
Les flûtiâux siffleurs des champs,  
Les pivôines, les pivôines  
Tapissent le chemin blanc.

Les pivôines et les pommes  
Dans un feu semblent blanchir,  
Les pinsons aux bottes roses  
Me brodent des souvenirs.

La tempête se déhanche,  
Siffle et tourne dans sa danse,  
Les traces qu'un traîneau laisse  
Vont au loin vers ma jeunesse...

\*   \*

\*

Fuit la tourmente de neige,  
Le jardin va refléurir ;  
Mon destin s'en est allé,  
Mais promet de revenir.

Quand mon âme avec flambeaux,  
Sous les tilleuls se berçant,  
Court au-devant du bonheur  
Dans la nuit de la Saint-Jean.

\* \*

\*

Ainsi sur terre vivent les poètes :  
Ayant su saisir la substance  
De l'instant et de l'éternité, ils font naître  
D'un rien l'arbre ou le fleuve qui en eux s'élance.

L'âme inquiète, et œuvrant de l'aube au soir,  
Ils libèrent la joie de la tourmente,  
Et même le cours des radiations noires,  
Ils le détournent vers l'eau vivifiante.

De l'incendie ils font broderies rouge et or,  
De l'éclair ils tirent des oiseaux de présage,  
Et chez eux le monde en haillons n'a pas encore  
Mendié les faveurs ou l'hommage.

Et moi, comme un oiseau avec son aile,  
Je brûle de pouvoir enfin  
Capturer avec mon verbe le ciel  
Pour qu'il vive parmi mes frères humains.

\* \*

\*

Je ne sais pas pourquoi depuis  
Tant d'années dans mon cœur j'emporte  
Le clair sentier de mon pays,  
Qui seul menait à notre porte.

Là où se perdent les lointains,  
Lorsque la nuit mord sur le jour,  
A travers près il va sans fin  
Et ne fait jamais de détours.

Il va tout droit et, devant lui,  
Chasse en mon cœur les feuilles mortes,  
Le clair sentier de mon pays  
Qui seul menait à notre porte.

Les pluies entraînent mon sentier,  
Les pluies le relavent sans cesse,  
Entre les tournesols de l'été,  
O ma douleur et ma tristesse.

\* \*  
\*

Cette terre, je la prends comme elle est :  
La pourpre et l'azur, l'or et le carmin,  
L'harmonie de l'aube et du crépuscule,  
Le frisson du lilas et des constellations  
Qui réjouit l'homme, le fauve et l'oiseau.  
Ne pas oublier non plus les odeurs  
Des racines, des larmes et du ciel,  
Et saisir le murmure mystérieux  
Du sol souvent rudoyé par les pierres,  
Accablé par les ardeurs de la neige,  
Mais qui refleurit et ne meurt jamais.  
O tâche ardue ! Mais c'est de mon plein gré  
Que j'ai choisi cet étrange esclavage :  
Pénible est le chemin quand on enchaîne  
Un doux rêve, sans chimères dorées.  
Mais que le monde soit donc comme il est,  
Ainsi qu'il s'est emmêlé à mon âme :  
La montagne là-bas, aux ailes blanches,  
Les désirs, les passions d'un dur métier,  
La vérité brutale de la vie  
Sans laquelle un artiste préfère mourir.

\* \*  
\*

Mon père et les voisins me conseillaient  
Depuis l'enfance d'être un laboureur,  
L'ami de la charrue, du sarrasin  
Et de la pluie dans les matins d'automne.

Mais moi j'ai choisi cet âpre métier  
De chercheur de mots, occulte trésor,  
Et je tresse et taille mon humble vers,  
Ce pâle reflet de la geste humaine.

J'ai moi-même trouvé cette montagne  
Haute et abrupte. Depuis des années  
Je la gravis, en trébuchant souvent,  
En rampant à travers soucis et peines.  
Mais j'essuie la sueur, chasse les doutes,  
Pour prendre dans ma main la fleur qui brûle  
Sur le versant et que le peuple appelle  
« Brise-rocher ». Pourtant, je n'ai encore  
Gravi qu'un tiers de l'immense montagne.  
Oh, me souvenir, au déclin de l'âge,  
De cette fleur éclairant le chemin !  
Je laisserai enfin les vanités,  
Les ruisseaux peu profonds qui vont se perdre  
En hâte dans la vallée. Je mettrai  
Ma chemise blanche pour le voyage  
(Que dans les vents elle puisse frémir  
Comme un pennon de l'âme innocentée),  
Et je poursuivrai la rude ascension  
De la montagne aux ailes blanches.

## TABLE DES POÈMES

L'adieu . . . . .	7
Dans l'air du soir... . . . .	8
Midi . . . . .	9
La chanson maternelle . . . . .	10
Mon oncle savetier et rêveur... . . . .	11
L'orage fuit... . . . .	12
La source . . . . .	13
Automnale . . . . .	14
Le soir marche... . . . .	14
L'automne . . . . .	16
Dans la vallée j'ai ramassé... . . . .	17
Soirs de brume... . . . .	17
La cigogne . . . . .	19
L'accordéoniste . . . . .	20
Les tournesols . . . . .	20
Ebauche d'un conte . . . . .	21
L'alouette . . . . .	22
Les vieillards . . . . .	22
Ballade du temps jadis . . . . .	23
La terre généreuse abreuve... . . . .	24
Les aubes rouge cerise... . . . .	25
O mon Ukraine . . . . .	25
Oui, décharnés et enlaidis... . . . .	31
Le chêne . . . . .	32
Le cuistôt . . . . .	33
Sirko . . . . .	33
Tout ce qu'un siècle cruel... . . . .	34
Le soldat s'en revient... . . . .	36
Le mot . . . . .	36
A l'horizon flâne novembre... . . . .	37
Que dans un demi-siècle... . . . .	38
Deux sœurs . . . . .	39
Katioucha . . . . .	40
A Chicago . . . . .	41
Dans l'ascenseur . . . . .	41
Je n'ai pas vu de nuit pareille... . . . .	44
Je ne suis pas seul... . . . .	44
La chanson de Kiev . . . . .	45



Si je pouvais vivre cent ans...	46
Milieu du siècle vingt...	48
De loin ils sont venus le voir...	48
Ne m'esquive pas, mon destin...	49
N'oublie jamais la maison paternelle...	50
Que n'ai-je été le sycomore...	51
Lèvres brûlées de fièvre...	51
Apologue	53
Sans éclaircies...	53
Nul ne dira qu'une science livresque...	54
La petite flamme	54
Les champs	56
Je creuserai la terre...	57
Non, je ne peux pas voir...	57
Elégie	58
Les pommes	59
Les oiseaux	59
La chanson de la route	61
Au-delà du fleuve...	62
Voici le pont...	64
Le rouge automne cramoisit...	64
Les soirées d'automne...	65
La poésie	66
L'ombre	66
La racine d'érable...	67
Soulève un peu mes cils verts...	67
Tous disent : siècle vingt...	68
Donne-moi tes mains...	68
Méditation	68
Visions	70
Le maître potier	70
La mémoire (ballade)	71
L'oison gris	72
L'août de mon âme	72
L'août de mon âme...	73
Aujourd'hui, voyez-vous...	73
Croquis d'hiver	74
Ainsi sur terre vivent les poètes...	75
Je ne sais pas pourquoi...	75
Cette terre, je la prends comme elle est ..	76
Mon père et les voisins...	76

# МАЛЫШКО АНДРЕЙ САМОЙЛОВИЧ

## Избранные стихотворения

Перевод с українського  
*Анрі Абрілья*

Київ, видавництво  
художественной літератури  
«Дніпро», 1987

*(На французькому мові)*

Редактор *К. Ю. Квітницька-Рижова*  
Художник *Ю. А. Чеканюк*  
Художній редактор *І. М. Гаврилюк*  
Технічний редактор *Л. М. Смоляннюк*  
Коректор *О. Я. Малкіна*

Інформ. бланк № 4221

Здано до складання 12.06.86.

Підписано до друку 25.12.86.

Формат 84×100<sup>1</sup>/<sub>32</sub> Папір друкарський № 1.

Гарнітура літературна. Друк високий.

Умовн. друк. арк. 3,9. Умовн. фарбовідб. 4,29.

Обл.-вид. арк. 2,981. Тираж 750 пр. Зам. 6—2303.

Ціна 50 к.

Видавництво  
художньої літератури «Дніпро»,  
252601, Київ-МСП,  
вул. Володимирська, 42.

Головне підприємство  
республіканського  
виробничого об'єднання  
«Поліграфкнига».  
252057, Київ, вул. Довженка, 3.

**Малишко А. С.**

**М20** Вибрані поезії / Перекл. з укр. Анрі Абріль.— К. :  
Дніпро, 1987.— 79 с.

У збірнику представлені кращі вірці лірики видатного українсько-  
го радянського поета (1912—1970).

**М** 4702590200—245  
М205(04)—87 БЗ 32.22.86

**У2**

50 к.

EDITIONS  
DNIPRO

